

Idées

Foucault, Deleuze, Althusser & Marx

Isabelle Garo est professeur de philosophie. Elle co-anime le séminaire « Marx au XXI^e siècle » à Paris-1 et vient de publier *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx - La politique dans la philosophie* (Démopolis, Paris, 2011). Elle répond ici aux questions de *Savoir/Agir* à propos de ce livre.

Savoir/agir : Dans votre livre, Marx, la relation à Marx, apparaît comme une clé pour la compréhension et de cette période des décennies 1960-1970, et de ces trois auteurs Foucault, Deleuze, Althusser. Pouvez-vous nous expliquer votre approche ?

Isabelle Garo : Mon parti pris de lecture a plusieurs motifs. Le premier et le principal est la volonté d'aborder ces trois auteurs comme des acteurs de la période, situés en permanence à la charnière du travail théorique et de l'intervention politique, une intervention politique d'un type bien entendu nouveau et rompant avec les formes antérieures de l'engagement. De ce point de vue, leur rapport à Marx est le lieu par excellence, le point névralgique, où se joue cette nouvelle conception du travail intellectuel, et cela parce que Marx est lui-même à la fois un théoricien, l'auteur en collaboration avec Engels d'une œuvre monumentale,

ISABELLE GARO

et l'élément constitutif d'une culture politique, la culture communiste, au sens large. Lire Marx à cette époque, c'est se confronter à ses thèses, aux marxismes ultérieurs également, mais c'est par là même se situer par rapport aux forces politiques qui s'en réclament, à commencer par le Parti communiste français.

Adopter cet axe de lecture permet d'échapper à deux écueils. Le premier consiste à rabattre des œuvres théoriques sur des choix politiques. Ce réductionnisme est toujours désastreux et, dans le cas des trois auteurs considérés, il conduit à manquer un rapport bien plus complexe, changeant et novateur à la vie politique qui leur est contemporaine, fait d'échanges réciproques. Le second est de se réfugier dans le commentaire académique et de gommer la nature d'intervention, souvent très ajustée aux circonstances, des textes et des œuvres produits par ces auteurs. Concernant Foucault, Deleuze et Althusser, cette lecture académique est corrélative d'une conception traditionnelle de la philosophie en tant que pure œuvre de l'esprit, liée à son histoire propre, celle des idées, plus qu'à

son temps. Mais, contre cet embaument, on a aussi tendance à lire Foucault et Deleuze (c'est moins vrai d'Althusser) comme des auteurs qui fourniraient aujourd'hui des pistes politiques immédiatement fécondes et immédiatement actuelles. Or, rendre justice à l'implication politique de ces auteurs, c'est les resituer dans leur contexte, celui des années 1960 et 1970, qui n'est absolument plus le nôtre aujourd'hui. Cela pose bien entendu, à nouveaux frais, la question de leur actualité, en même temps que celle de l'actualité de Marx et du marxisme, question qui m'intéressait au premier chef en rédigeant cette étude.

Dans un premier temps, cette option permet en effet d'éclairer cette période historique dans toute son originalité, faisant jouer l'une sur l'autre les dimensions théoriques et politiques. Car il faut commencer par spécifier cette séquence et la distinguer du moment présent, si l'on veut poser le problème de l'actualité de Foucault, de Deleuze, d'Althusser, et de Marx. En ce sens, il me paraissait indispensable de consacrer le premier chapitre de ce livre à ce qui est bien plus qu'un contexte : plutôt un terreau et un terrain d'intervention pour des auteurs qui sont tous préoccupés par leur présent. Cette période est très vivante et très complexe, par delà sa réduction sommaire aux « Trente glorieuses » : il faut remonter au lendemain de la Libération pour voir comment se reconstitue très vite une droite offensive, décidée à reconquérir les avancées sociales que la bourgeoisie compromise dans la collaboration a dû concéder, et comment s'élaborent les thèses néolibérales, aujourd'hui dominantes, en même temps que les instruments médiatiques et institutionnels de leur diffusion et de leur application.

Dans le même temps, le Parti communiste reste un acteur central, mais qui va vite être mis en difficulté. Les causes sont multiples, elles tiennent à ses choix stratégiques mais aussi à un contexte national et international marqué par l'habitabilité du pouvoir gaulliste, par le discrédit croissant des pays socialistes. S'y ajoute la montée rapide de la deuxième gauche du côté de la SFIO et de la CFDT, et les transformations politiques et sociales concourant à la « rénovation du capitalisme » dans une période de croissance et de luttes sociales très vigoureuses, qui déboucheront sur la mobilisation exceptionnelle de 1968. Il faut aussi prendre en compte le dynamisme d'une extrême gauche diversifiée, peu nombreuse mais extrêmement active, qui jouera un rôle intellectuel et politique important aux points clés de cette configuration.

Dans ce contexte, le débat intellectuel acquiert une importance exceptionnelle : car c'est sur ce terrain que vont s'élaborer les nouveaux axes politiques et que va se jouer le recul du marxisme en même temps que celui des perspectives de dépassement du capitalisme. C'est pourquoi ce paysage politique en mutation éclaire les relectures critiques de Marx et du marxisme qui vont s'effectuer tout au long de la période : ces relectures ne sont pas seulement mues par des objectifs d'ordre théorique, mais elles s'élaborent sur le terrain philosophique précisément parce qu'elles y trouvent l'occasion de structurer ces préoccupations novatrices à gauche, tout en s'émancipant de toute discipline de parti et en s'installant solidement dans le cadre universitaire. Les œuvres importantes qui en résultent vont offrir à un lectorat élargi et attentif des productions originales, de haut niveau, souvent d'une grande technicité. La vitalité de la scène intellectuelle française est

incontestable, accompagnant le déclin de la gauche radicale.

Pour comprendre pleinement cet épisode, il faut aussi s'arrêter sur la place singulière qui est celle de Marx et du marxisme en France. On peut considérer que cette présence est de nature profondément paradoxale : si le nom de Marx est et reste le signe et l'insigne d'une culture politique, la lecture des œuvres reste limitée et se reflète par la connaissance très partielle, délibérément partielle même, qu'en ont Foucault et Deleuze. Les traductions en français des œuvres de Marx et d'Engels sont lentes, incomplètes et ce sont surtout des choix de textes ou des résumés qui sont proposés au public. Par ailleurs, si le marxisme français existe bel et bien, il est en but à l'hostilité institutionnelle en dépit de la légende de son hégémonie. Malgré des efforts de renouvellement et une vitalité réelle dans certains secteurs de recherche, il connaît globalement une relative sclérose et peine surtout à rendre compte du présent. Ses difficultés à irriguer une réflexion politique de nature stratégique vont jouer un rôle majeur dans son recul. Ces difficultés du marxisme français sont un des éléments de la crise plus large qui est celle du communisme français : l'espace que libère cette crise va tout naturellement susciter des interventions théoriques et politiques concurrentes.

Pour des raisons qui tiennent cette fois à la situation de la philosophie en France, à son enseignement au lycée et à l'université, à l'activité éditoriale et médiatique, c'est sur ce terrain philosophique que vont se développer de façon privilégiée des œuvres fortes, même si l'histoire et la sociologie connaissent de leur côté un fort renouvellement. En somme, si la décomposition des dimensions théorique et pratique fait entrer en crise le marxisme

français et le communisme politique, elle offre des opportunités nouvelles à des intellectuels ambitieux et elle explique, en partie au moins, le formidable essor de la philosophie française de la période. Pour autant, il ne s'agit absolument pas de considérer que c'est la fin du lien à la politique qui permet à la philosophie de se redéployer sur son terrain propre : si un espace nouveau s'ouvre pour le travail théorique, c'est précisément dans la mesure où ce dernier parvient à prendre en charge, à décaler et à réélaborer les questions politiques, qui deviennent son moteur interne le plus fort. Autrement dit, la théorie n'est pas alors le substitut d'une pratique absente, elle accompagne et prépare les mutations du champ politique.

Il faut ajouter que cette nouvelle intrication du théorique et du politique est une des conséquences de ce qu'on a nommé le fordisme, dont les acquis sociaux sont aujourd'hui en cours avancé de démantèlement sous les assauts de la contre-réforme libérale. Dans les années 1960 et 1970, la perspective idéologique dominante est celle d'un capitalisme stabilisé, voire même de rapports sociaux plus égalitaires. S'ajoutant au discrédit du socialisme « réellement existant », cette conviction contribue à délégitimer toute perspective révolutionnaire, en dépit de son ancrage alors persistant. Après 1968, une dépolitisation de masse s'installe et elle va permettre la formidable opération du milieu des années 1970, dirigée contre le marxisme et plus largement contre toute perspective de transformation sociale, assimilée au totalitarisme, face à la montée de l'union de la gauche. On sait mieux, aujourd'hui, à quel point l'opération médiatique de promotion des « nouveaux philosophes » a pesé dans le retournement de conjoncture politique et idéologique qui caractérise la période.

Mais la portée proprement théorique ou plutôt idéologique de cette opération ne doit pas être surestimée : elle est aussi l'un des symptômes de l'effort de reconquête libérale de l'opinion, appuyée par les grands médias. Et c'est dans ce cadre qu'il faut appréhender la trajectoire des trois auteurs choisis, s'inscrivant dans cette polarité complexe qui place en regard des aspirations sociales fortes la montée d'une forme de résignation et de ralliement à une « modernité » jugée ultime.

Savoir/agir : Vous avez choisi ces trois auteurs, en écartant bien d'autres (tant cette période fut d'une richesse impressionnante), qui ont entretenu aussi une relation riche et complexe à Marx et au marxisme (Sartre, Lefebvre, Guattari, Naville, et d'autres...), qu'est-ce qui justifie ce parti pris ?

Isabelle Garo : Le choix de ces trois auteurs est motivé par plusieurs raisons. La première est le projet d'examiner des interventions situées exclusivement sur le terrain de la philosophie, qui révèlent en retour quelque chose de neuf concernant le rapport entre philosophie et politique tel qu'on peut le penser du point de vue marxiste, c'est-à-dire à la fois comme objet et condition de l'analyse. La seconde est de choisir des auteurs de la même génération, nés au cours des années 1920 et actifs au même moment. La troisième est de limiter mon champ d'étude au bénéfice de la précision de l'enquête conduite. Plutôt que de multiplier les auteurs étudiés, il me paraissait plus judicieux d'examiner en détail des trajectoires et d'en sélectionner un petit nombre, se distribuant sur l'éventail politique qui se constitue alors, sur le flanc gauche de la vie intellectuelle et politique du moment, et tous marqués

par un rapport à Marx central et persistant. En cours de route, je mentionne bien d'autres théoriciens, mais j'examine à la loupe d'abord ceux que j'ai choisis, quitte à remettre en cause certaines idées reçues à leur sujet.

Pour le dire vite, on rencontre avec Louis Althusser un philosophe qui restera toute sa vie fidèle à l'engagement communiste, tout en s'opposant très tôt à la direction du Parti communiste français et tout en développant toujours plus avant la thèse de la crise radicale, finale, du marxisme. Dans le même temps, il propose des innovations théoriques importantes, qui feront date : surdétermination, pratique théorique, appareil idéologique d'État, etc. La forte courbure de sa trajectoire politico-théorique le conduit pourtant à un diagnostic de défaite, qui le rapproche ultimement de ses cadets, de Deleuze notamment, lorsqu'il forge la notion de « matérialisme aléatoire ». Initiant ce qui semblait pouvoir être un renouvellement de la conceptualité marxiste, il finit par refermer lui-même cette perspective sur un constat d'échec.

Michel Foucault adhère au PCF dans les années 1950 et, après sa rupture, s'emploiera à développer une alternative au marxisme d'identité ambition théorique. Son œuvre tout entière, j'essaye de le montrer, procède de cette volonté, qui implique un voisinage permanent et une polémique suivie avec Marx et avec le courant communiste. Même si cette orientation est rarement thématisée comme telle, elle est constamment structurante et elle fait de lui l'intellectuel à mon sens le plus stratège, le plus politique, de la période. Sa discussion des thèses néolibérales, dans le cadre des cours au Collège de France de la seconde moitié des années 1970 le prouve : il a

mieux que tout autre perçu les enjeux des mutations en cours et il les accompagne, parfois les devance, sans jamais s'affilier directement à tel ou tel courant politique constitué.

Quant à Gilles Deleuze, il est profondément inclassable. N'ayant jamais adhéré à quelque organisation politique que ce soit, il est cependant l'un des promoteurs les plus actifs d'une alternative au projet communiste, au sens large, et l'un de ceux qui se confrontent le plus continûment à la pensée de Marx et des marxistes, tout au long de son œuvre, dont une partie est rédigée en collaboration avec Félix Guattari. Il sera, avec Foucault, à l'origine de la redéfinition de l'intellectuel et le promoteur d'une conception de la micropolitique de grande conséquence. Résolument ancré à gauche, il sera l'un des rares intellectuels de sa génération à partir en guerre contre les « nouveaux philosophes ».

Ces trois auteurs vont produire des œuvres singulières et originales, particulièrement imposantes aujourd'hui encore, et qu'il importait d'étudier de façon précise en montrant que le rapport critique à Marx, au marxisme et au communisme en est un moteur constant, un élément constitutif, qui fera cruellement défaut à la philosophie française ultérieure. On peut alors dessiner des convergences, qui, par-delà ces trois philosophes, vont caractériser une partie importante des productions théoriques du moment : critique du sujet et de l'humanisme, critique de la rationalité, critique de la représentation, dénonciation de la dialectique, hostilité à Hegel, théorisation du désir et de la sexualité, critique de l'État mais aussi des organisations politiques et syndicales, critique de l'engagement traditionnel, redéfinition des exploités en tant qu'exclus et en tant que minorités,

promotion d'une analyse moléculaire et micropolitique, etc. Ce sont ces points communs et ces divergences qu'il me semblait important d'inscrire aussi dans une histoire politique, où ces théorisations vont produire un certain nombre d'effets et fonctionner comme critiques en acte du marxisme et du type d'action et de visée politiques qui lui sont associées. Il importe de faire le bilan de ces effets.

Savoir/agir : En quoi, selon vous, ce présent travail sur une période qui s'éloigne de nous est-il éclairant sur notre situation présente, qui paraît marquée par un paradoxe : on connaît sans doute mieux l'œuvre de Marx, mais la vitalité du ou des marxismes apparaît plutôt anémiée ?

Isabelle Garo : Une des autres raisons de ma sélection est précisément la permanence, au moins relative, de ces auteurs dans le paysage intellectuel français d'aujourd'hui, bien plus présents en tout cas que ne le sont Marx, Engels et la tradition marxiste dans son ensemble, en dépit d'un certain regain d'intérêt ses derniers temps. La floraison des années 1970 n'a pas connu d'équivalent depuis lors. On peut penser que la séquence politique et sociale n'y est pas pour rien et que les conditions de cette créativité exceptionnelle ont depuis lors disparu sans retour. C'est bien pourquoi cette permanence est tout autant une énigme : comment se fait-il que des auteurs si profondément liés à une époque qui n'est plus la nôtre apparaissent, notamment en ce qui concerne Foucault et Deleuze, comme le *nec plus ultra* de la modernité politique à gauche, ou pour une partie de la gauche, et en particulier de la gauche intellectuelle ? On peut bien sûr donner une explication en termes d'héritage : ces

auteurs prestigieux sont restés sans successeurs de même envergure, d'où leur poids persistant, qui reste cependant à expliquer.

D'une part, on peut considérer que le propre du discours philosophique est de s'ancrer dans son propre présent tout en euphémisant et en neutralisant ses enjeux les plus concrets, y gagnant ainsi une forme de pérennité et d'intemporalité que n'ont pas les autres savoirs. Pour le dire autrement, la « montée au concept » de type philosophique opère la retraduction des questions politiques et sociales tout en leur ôtant leur dimension conjoncturelle, au point qu'on peut lire aujourd'hui Foucault et Deleuze, à un moindre degré Althusser, sans rien savoir des débats contemporains et des préoccupations politiques qui pourtant traversent de part en part leurs œuvres.

Mais il existe une autre raison à cette permanence, en partie contradictoire avec celle que je viens de mentionner, et qui tient justement à l'impact politique de ces auteurs jusqu'à aujourd'hui inclus. Il ne s'agit pas de surestimer cet impact, et d'attribuer les transformations idéologiques et politiques profondes des années 1960-70 aux travaux, souvent difficiles d'accès, de quelques philosophes brillants. Il n'en demeure pas moins qu'un certain nombre des thèses défendues par eux sont devenues des évidences. Si l'on s'en tient au discrédit d'une perspective de rupture globale avec le capitalisme et de construction d'un socialisme, le mot de « socialisme » désignant l'instauration de nouveaux rapports sociaux et une transformation de fond du travail et de la production en même temps que de l'État, alors il faut reconnaître que les micro-résistances définies par Deleuze et la critique du pouvoir-savoir élaborée par Foucault sont restées pour beaucoup

des perspectives bien plus réalistes et bien plus souhaitables.

Si l'on ajoute à cela le véritable interdit qui pèse depuis la fin des années 1970 sur le marxisme, à l'université, dans les grands médias, dans le monde de l'édition, alors on comprend mieux que le poids théorique et politique des auteurs des années 1960 se combine aux effets d'une dépolitisation tendancielle et au déclin du Parti communiste, qui fut en son temps le porteur d'une culture marxiste populaire forte. Pourtant, les choses changent. Et je crois que c'est ce changement de conjoncture qui rend possible la rédaction d'un livre comme celui-ci. Je veux dire par là que la thèse qui préside à ce travail est elle-même de nature théorico-politique. Elle est la suivante : les théorisations des années 1960-70, et une fois encore tout spécialement celles de Deleuze et de Foucault, ne sont en vérité ni des prolongements du marxisme, qui le moderniseraient simplement, ni des théories aptes à se substituer à ce qui serait une conception mourante et définitivement obsolète, le marxisme. Elles dessinent plutôt une bifurcation, une voie autre, qui correspond profondément aux espoirs et aux renoncements qui furent ceux de la période fordiste. Mais, avec le recul qui est désormais le nôtre, on peut considérer que cette séquence de relative redistribution des richesses en période de forte croissance fut une parenthèse, un moment exceptionnel du capitalisme, tenant à des données économiques singulières de l'après-guerre mais aussi au rapport de forces social et politique qui y prévalait.

Cette parenthèse est bien close, définitivement, et avec la montée de la crise présente du capitalisme, crise extraordinairement profonde et durable, la question des alternatives au capitalisme tend

à se poser de nouveau. Cette recherche d'alternative se fait dans un contexte politique défavorable, après des décennies de défaites sociales et de politiques néolibérales, détricotant un à un les acquis sociaux de la période antérieure. Mais elle implique une appréhension globale d'un capitalisme lui-même mondial et dont la crise est désormais planétaire. Par la même occasion, l'idée d'une fin des luttes de classes et d'une disparition de la classe ouvrière se révèle non seulement fausse mais paralysante, au moment où l'affrontement social se durcit toujours davantage. Cela ne signifie nullement que les thèses marxistes, telles qu'elles étaient diffusées dans les années 1960, ni que les coordonnées politiques de cette période soient en passe d'être rétablies. Ni, surtout, que cela soit souhaitable. Il faut prendre acte de ce qui a eu lieu, et les secousses idéologiques passées furent à la fois dévastatrices par certains aspects, mais créatrices aussi, novatrices sur certains plans.

En revanche, il s'agit de défendre l'idée que les résistances populaires actuelles, à la fois celles qui existent, et celles dont nous avons besoin pour échapper aux catastrophes qui s'annoncent, ne peuvent faire l'économie d'une analyse offensive du capitalisme comme mode de production et ensemble de rapports de domination et d'exploitation. Et l'analyse produite par Marx, aussi datée soit-elle, incomplète aussi à certains égards, reste par sa puissance sans équivalent la matrice d'une recomposition théorico-politique. En outre, le marxisme lui aussi, on l'oublie trop souvent, présente une histoire longue et complexe, comportant des moments de forte créativité, coïncidant presque toujours avec de grandes mobilisations historiques. C'est à l'évidence une telle créativité qui serait

nécessaire aujourd'hui et qui est peut-être en train de voir ses conditions historiques se rassembler. C'est là un parti pris, bien entendu, un pari aussi. Mais cette option est un peu moins isolée qu'il y a quelques années. Elle accompagne des efforts de recomposition politique, qui se défient du sectarisme à l'ancienne autant que des thèses postmodernes sur la fin de toute transformation politique radicale. De ce point de vue, analyser la période des années 1960-70 et les profonds bouleversements qui s'y jouèrent est la condition pour penser de nouveau une autre alliance du théorique et du politique, prenant acte de la fin de l'engagement classique des grands intellectuels de l'après-guerre, mais prenant acte tout autant de l'impasse que constitue l'hypothèse post-politique d'intellectuels spécifiques, rejetant les perspectives radicales de sortie du capitalisme. C'est bien plutôt la voie de formes collectives d'intelligence critique et d'intervention qu'il faut dorénavant frayer, la combinaison de luttes unitaires et de perspectives reconstruites.

Finalement, il faut donc reconnaître aux philosophes des années 1960, dans toute leur diversité, un immense mérite : celui d'avoir porté et maintenu la question politique, de l'avoir travaillée de sorte que les questions qu'ils nous lèguent sont bien plus pressantes et actuelles que certaines de leurs réponses ! Il faut aussi souligner l'importance de luttes d'un type nouveau, qu'ils ont permis de mettre en évidence, dont il reste à repenser l'articulation aux luttes de classes persistantes. Même si certains mouvements des années 1970 se sont réclamés de penseurs qui ne leur avaient, en vérité, pas ou fort peu fait place (le féminisme est absent des préoccupations des trois auteurs, autant que les luttes anti-coloniales), leurs effets

critiques sur un marxisme figé est un acquis, en deçà duquel il n'est pas question de revenir. Mais il faut le souligner aussitôt : on aurait tort de penser tout marxisme comme « figé », précisément, que ce soit celui de cette époque ou celui d'aujourd'hui. Outre que la thèse conduit à une relecture sommaire et caricaturale de ce que fut la culture marxiste et communiste en France, pour ne parler que d'elle, elle a donné à penser que le marxisme était incapable de se renouveler et qu'il était par nature porteur de formes renouvelées d'oppression et de domination. C'est cette caricature qu'il importe aussi de combattre en procédant à une lecture sans simplification de ces mutations théoriques et politiques dont nous sommes les héritiers. C'est donc bien une analyse résolument marxiste que je souhaitais conduire en rédigeant ce livre, en essayant de montrer qu'une telle analyse ne conduit ni au sectarisme ni à la neutralité politique mais qu'elle s'inscrit dans une histoire qui n'est pas morte, à condition bien évidemment qu'on soit en mesure d'en rendre compte et d'y intervenir. ■